

Hanane-Azzahra

TES MAINS



A mon père

« *La beauté demeure tant qu'il y a des espérances qui
la nourrissent* »

Adage Marocain

Chapitre I

– Quelles mains vous ont le plus marqué dans votre vie ?

– Les mains de ma mère, celles de mon enfant, celles de mon mari.

Elle est assise dans cette chambre d'hôpital aux murs verts, chauffée et éclairée par des lampes à néon, près de l'homme endormi sereinement sur le lit, connecté à des machines de respiration artificielle et des appareils de cardiologie. Cet homme est son mari. Depuis qu'il est tombé dans le coma, il y a maintenant une semaine, elle vient chaque jour lui tenir compagnie pendant une ou deux heures, s'assurer qu'on prend soin de lui, s'entretenir de son état de santé avec les infirmières, les médecins, et parfois avec les familles des autres patients de ce service de l'hôpital très particulier, qui ont tous les mêmes regards : des regards d'où émanent de l'incertitude, de l'attente, et des degrés différents d'espoir et de désespoir.

Il y en a qui osent raconter son malheur, il y en a même qui le font sans aucun complexe, il y en a qui

n'y arrivent pas, comme Zahra. Ses conversations avec ces gens se limitent au présent : ce que le médecin lui dit, et ce qu'elle constate elle-même. Mais elle n'arrive pas à évoquer comment son mari a atterri ici, dans cette chambre d'hôpital.

Vêtue d'une blouse et d'un bonnet vert qu'on lui donne à chaque fois qu'elle entre dans le service de réanimation, elle s'assied près de lui, sur la seule chaise qui se trouve dans la salle, et tient sa main molle, pâle, souvent plus chaude que la sienne. Elle essaie de sentir la pulsation de ses veines en serrant sa paume de temps en temps, pour se convaincre qu'il n'est pas en fin de vie. Sa belle-sœur, la sœur aînée de son mari, lui a dit qu'il a convulsé à cause d'une infection ; les médecins parlent d'une allergie qui a induit une forte fièvre et des convulsions. Depuis, il est resté dans cet état d'absence mentale.

Elle est imperceptible, la fragilité de la vie. La veille de ce malheur, Yanis a conduit quatre cents kilomètres, il est allé dans deux villes, puis il est rentré à Casablanca. Sa maman avait préparé un couscous pour le dîner, cela voulait dire qu'elle avait organisé une veillée en famille ; il allait ainsi revoir plusieurs proches, ses oncles, ses tantes, ses cousins, des neveux et des nièces qui l'étonnent à chaque fois car ils grandissent et changent vite. La maison est pleine de vie, le temps passe très vite.

Yanis est toujours enthousiasmé par ces rencontres en famille, elles le dépaysent et lui donnent un goût d'oisiveté. Et puis elles lui rappellent certaines choses de son enfance : quand la maison n'était jamais vide, quand il y avait plusieurs oncles, plusieurs tantes et plusieurs grands-mères. Ces rencontres lui permettent de reconstituer certains sentiments et certaines

impressions : quand les enfants de moins de quinze ans mangeaient dans un plat à eux, séparés des adultes, quand son cousin de treize ans lui mangeait toute sa part de viande et ses rondelles de courgettes.... à six ans, difficile de se défendre contre un grand garçon de treize ans, et difficile de se disputer autour de la table.

Après avoir passé une bonne soirée, douze heures plus tard, il est inconscient. Zahra est encore une fois surprise par la vie. Mais comment peut-on être plein de vie, et juste après plonger dans une sorte de non-existence ?

Elle ne parle pas, ne pleure pas ; elle se contente de regarder le visage de Yanis. Elle se concentre sur ses cils noirs, sa bouche sèche et gercée. Elle se dit que s'il se réveille, ce sont les deux parties qui vont bouger les premières... N'est-ce pas ?! On dirait qu'elle voudrait les faire bouger de son regard. Et de temps en temps, elle se distrait avec le son synchrone et monotone de l'un des appareils branchés, ou l'étrange bourdonnement des lampes à néon.

Pendant leur courte vie commune, qui a duré deux ans, huit mois et vingt-six jours, avec beaucoup de joie mais aussi de moments difficiles, elle n'a jamais eu l'occasion de contempler ses mains aussi longtemps, de suivre avec son index les traits de sa paume, de compter les cicatrices des petites blessures dues à ces longues journées de carrelage qu'il faisait avec son père en été. Elle n'a jamais eu l'occasion de serrer chaque doigt individuellement, de jouer avec ses poils... Sa relation avec ces mains était abstraite, immatérielle, symbole de force, de sécurité, de protection.

Elle se souvient bien, pendant le carnaval de Venise, de cette main qui tenait son cou, entre le pouce et les autres doigts. Cette position la dérangeait et elle essayait par tous les moyens de s'en débarrasser :

– Arrête de me tenir par le cou, je ne suis pas une brebis !

– Tu n'es pas ma brebis ?

– Tu me mets mal à l'aise !

Elle avait tenu cette main dans l'action et elle s'était mise à se frayer un chemin dans la foule. C'est lui qui s'était senti guidé cette fois, mais cela n'avait pas duré longtemps : elle s'était vite fatiguée de se serrer contre des gens qui avançaient dans des directions différentes. Elle s'était mise instinctivement derrière son mari, lui laissant ainsi la tâche de leur trouver une issue. Ils avaient continué leur balade entre les costumes multicolores, les arlequins, les visages masqués et les épaules des convives. Il faisait beau à Venise, au carnaval, le climat était très clément ; il ne faisait pas froid, il ne pleuvait pas... à peine un léger brouillard le matin et une brise le soir, bien supportables pour ces deux jeunes gens qui venaient de l'autre rive de la Méditerranée, apprécier le carnaval.

Elle tapote doucement la main de son mari, en souriant tristement. Elle ne peut pas pleurer, car il n'y a que les morts qu'on pleure. Le médecin lui a expliqué que le coma dans lequel est plongé son mari n'est pas une mort cérébrale : *« Regardez, lui dit-il en stimulant les pieds de Yanis avec un outil pointu, il répond aux stimulations. Il est en sommeil profond et il va se réveiller, il faut juste patienter. En attendant vous pouvez lui dire des choses, il entend les sons. »*

C'est ainsi que le médecin rassure Zahra à chaque fois qu'il pense qu'elle approche du seuil du désespoir. Elle ne peut pas parler à Yanis, parce qu'elle va commencer par lui reprocher de s'être mis dans cette situation, et lui demander comment il est arrivé là.

Le regard de Zahra est, lui aussi, constitué d'incertitude, d'attente, d'espoir et de désespoir. *Je ne suis pas sûre que le médecin m'ait tout dit, il faut que je vérifie auprès d'autres médecins : le neurologue, le dermatologue, l'endocrinologue...* Tous disent qu'il va se réveiller prochainement, qu'il faut juste attendre. Alors elle attend et elle guette son réveil. Son état ne se dégrade pas, et ne s'améliore pas non plus ; elle espère qu'il s'en sorte avec toutes ses facultés intactes. En même temps, elle a peur de la mort, elle la sent chaque jour dans les couloirs. Au désespoir de ne plus être dans la même maison avec son mari, s'ajoute le désespoir de ne plus être dans le même monde. Il n'y a que cette persévérance, inhérente à son existence, qui préserve Zahra de l'implosion.

Elle est présente à ses côtés, et le voit dans cet état stationnaire chaque jour, depuis l'appel qu'elle a reçu de sa belle-sœur, l'informant de l'hospitalisation de son mari : « Ton homme est en train de mourir, et toi tu dors tranquillement dans sa maison ! ». Cette phrase résonne toujours dans les oreilles de Zahra, comme un rêve éveillé. À cinq heures du matin, mardi dernier, elle a reçu cet appel. Aux premières sonneries du téléphone, elle a cru qu'elle rêvait. Après deux ou trois tentatives, la sonnerie a quand même réussi à la réveiller, malgré sa fatigue, presque permanente, à cause du travail et des exercices

physiques qu'elle s'obstinait à faire chaque jour, pour freiner ses pensées. Elle n'a pas voulu, tout de suite, répondre à cet appel, car elle ne reconnaissait pas le numéro. Elle a déconnecté le téléphone et elle est revenue dormir. Mais sa belle-sœur était décidée à la prévenir, et l'a appelée sur son téléphone mobile. Cette nouvelle était la dernière chose à laquelle elle s'attendait.

Ses yeux se sont remplis d'épaisses larmes qui ne voulaient pas couler, des larmes qui brouillaient la vue comme un film brumeux. Ses yeux se sont figés sur la rose brodée sur l'oreiller, illuminée par la lumière blanchâtre émanant du téléphone portable. La rose a vacillé, puis elle est devenue de plus en plus floue, derrière ces larmes qui s'accumulaient comme des gouttes de miel, au dos concave d'une cuillère. Et comme si la terre avait cessé de tourner, ses yeux n'ont pas cligné pendant un bout de temps. Elle a quitté son lit précipitamment, en traînant les draps sous ses pieds. Elle a trébuché, elle n'est pas tombée ; elle a ouvert le placard, a touché hâtivement, de ses mains perdues, à tous les vêtements, avant de sortir un manteau long. Elle a tiré la poignée du tiroir, de ce meuble où se trouvait le dossier médical de son mari. Il ne s'est pas ouvert : elle le fermait à clé pour ne pas laisser les papiers à la portée des enfants de la famille, qui venaient parfois passer l'après-midi chez elle. Elle a réussi à se souvenir de l'endroit où elle rangeait les clés, a trouvé le dossier médical en dessous de la pile de documents et de papiers, elle l'a pris et elle est sortie.

Elle a roulé dans les rues de la ville, ses mains étrangement froides tenaient nerveusement le volant. Les rues ne sont pas les mêmes la nuit ; elles ne sont

pas les mêmes quand elles sont vides. Dans la foule et le vacarme du trafic de la journée, elles se distinguent facilement, mais là elles étaient toutes les mêmes, tous les coins de rue étaient les mêmes. Zahra a balisé son chemin à l'aide des cafés, des commerces, des bureaux administratifs... Mais tout était fermé, et même les pancartes étaient éteintes ; à l'exception de certaines agences bancaires. Elle avait rarement conduit dans ce désert nocturne ; la dernière fois c'était avant son mariage, et elle était avec sa famille, son frère et sa mère qui, tous les deux, jouaient aux guides GPS.

Elle sentait naître une appréhension et une peur incontrôlables. Elle ne savait pas ce qui lui était arrivé, et se sentait coupable de sa maladie. Elle ressentait un mélange de sentiments qu'elle ne pouvait distinguer, ni même définir le plus fort d'entre eux. Elle se sentait perdue. Elle s'est rendu compte qu'elle avait effectivement raté le chemin pour se rendre à l'hôpital. Elle a freiné sec, laissant retentir le crissement des pneus sur la route. Elle a fait demi-tour dans un sens interdit, pour revenir sur la rue précédente, puis a tourné à droite. C'était la deuxième fois, dans sa vie d'épouse, qu'elle éprouvait un tel mélange de sentiments, indescriptibles et inconnus. La première fois c'était à l'aéroport ; ils s'apprétaient à partir à Venise pour assister au carnaval.

Ils avaient reporté ce voyage plusieurs fois, il y avait toujours eu d'autres priorités pendant le mois du carnaval. Cette année-là, il n'y avait aucun empêchement. Zahra s'était chargée de préparer le voyage : les billets, la réservation d'hôtel... Elle s'était documentée sur la ville et avait établi un plan

de visite. Ce fut un travail de deux jours, devant l'écran de son ordinateur, à visiter des pages sur internet et à se documenter sur les lieux, les restaurants, les monuments, la météo.

Mais pourquoi est-ce toujours quand on est le plus enthousiaste, qu'un événement inattendu vient gâcher une partie de notre joie ? Zahra pensait que c'était une malédiction intrinsèque à sa personne, qu'elle avait héritée de sa famille. Il y avait souvent, lors de moments joyeux, dans sa famille : un tumulte, un désordre, ou tout simplement un événement imprévu qui survenait. On commençait à parler tous en même temps, tout le monde donnait son avis et n'en faisait qu'à sa tête, pensant servir l'intérêt général. Pendant les moments de joies, il y avait toujours le moment de la révolte où il n'y avait plus de chef ; chacun était son propre chef. Et quand tout se passait parfaitement bien, on craignait qu'un malheur arrive plus tard ; on priait toujours pour qu'après les joies et les rires on n'ait pas de malheur. C'était comme si ces événements survenaient afin de créer un contraste entre les moments de joie, bien réels, et la vie normale... pour les rendre distincts et inoubliables.

Mais cela n'a jamais empêché le bonheur dans sa famille, ni l'accomplissement de moments de joie, pense Zahra, avec ce recul de quelques années qu'elle a maintenant sur ce passé tellement beau. Elle se souvient de beaucoup d'événements joyeux comme s'ils étaient arrivés hier, et se souvient peu des incidents qui sont venus les assaisonner - sa mémoire fait bien son travail de sélection et de distinction -, à l'exception d'un incident drôle et intrigant dont elle se souvient souvent...

Elle était à l'école primaire ; étant l'aînée, sa maman faisait toujours coïncider les après-midi libres de Zahra avec ceux de son frère et de sa sœur. Tous les trois se succédaient avec un an et demi de différence. Leur loisir favori pendant ces après-midi était de jouer aux invités. Ce jeu consistait à mettre de beaux vêtements, préparer le thé, et le servir dans le service en porcelaine déposé dans la bibliothèque, qui sert également de vaisselier, même s'il n'y a pas de relation directe entre les livres et la porcelaine... mais des relations indirectes, il y en a certainement un paquet :

Un, les livres et la porcelaine sont utilisés par les grands, du moins les livres qui se trouvent dans cette bibliothèque, non illustrés, et presque tous en Français ou en Anglais, et le service en porcelaine qui se trouve ici, il n'est pas envisageable de l'utiliser pour servir ce que les enfants mangent chaque jour dans cette maison. Deux, les livres et la porcelaine sont tous les deux en danger quand ils sont dans les mains des enfants. Trois, les livres et la porcelaine sont des arts magnifiques. Quatre, l'encre des livres et la porcelaine viennent initialement de Chine. Cinq, les livres et la porcelaine nécessitent de la patience pour leur usage... Il y en a certainement plus que cela, des relations indirectes entre les livres et la porcelaine. Mais dans tous les cas, il y a restriction d'usage du service de porcelaine, posé dans cette bibliothèque par ces trois enfants.

Ils s'asseyaient dans le salon des invités pour boire du thé, manger des gâteaux et s'entretenir comme de grandes personnes.

Il y avait bon nombre de raisons qui rendaient ce jeu intéressant pour ces trois enfants. D'abord, ils